

vous. Madame Mathieu m'a cédé, il y a huit jours, pour cent vingt francs la pendule que voici, et je viens la prendre aujourd'hui, ainsi qu'il a été convenu avec elle.

On jugea de l'étonnement, du dépit et de la colère de tous en entendant ces paroles. Arlette toujours plus hardie que les autres, risqua effrontément :

— Mais enfin, qu'est ce qui nous le prouve ?

— Ce reçu, Madame, répondit Monsieur Justin, en dépliant un carré de papier.

Il n'y avait plus rien à répondre. Et chose curieuse, leur dépit à tous disparaissait devant un autre sentiment. "Je ne l'ai pas, mais vous ne l'avez pas non plus". Ainsi pensaient-ils, mais sans oser le dire.

L'homme était à peine parti depuis quelques instants, les laissant muets tant était grande leur stupefaction, que, de nouveau, on frappa à la porte.

C'était la dame de charité qui venait réclamer le linge, serviettes et draps, qu'elle avait prêté à la vieille voisine.

Il était impossible de lui contester ses droits, car, en y regardant de près, tous durent convenir que le linge n'était pas marqué au chiffre de la défunte.

Ainsi donc, tout leur échappait. Pourtant, demanda Adèle, qu'est devenu l'argent de la pendule ?

C'est vrai, comment n'y avaient-ils pas songé. Mais de ce côté ils ne conservèrent pas longtemps d'espoir. Ils avaient trop bien fouillé de tous les côtés. Cependant une fois encore les pauvres vieux meubles vermoulus furent mis à sac; on éventra les matelas. Vains efforts.

Pour un peu, ils se fussent tous accusés réciproquement d'avoir dérobé la somme. Mais à quoi bon ? L'huissier s'impatientait de perdre pour rien une journée.

— Dites donc, moi j'ai soif. Puisque l'héritage a disparu, je m'en vais.

Alors, mis complètement en rage, ils s'en allèrent tous ensemble dans un cabaret voisin insulter la morte qu'ils sentaient jusque par delà la tombe les regarder de son oeil sans flamme où se masquait l'ironie.

NOEL HERVE

LE PARLER CANADIEN

ET L'ENSEIGNEMENT DE NOTRE HISTOIRE

Voici le texte d'une résolution adoptée par notre jeunesse catholique, lors de la clôture de son premier congrès, le 25 juin 1903 :

90 Les membres du congrès de la jeunesse catholique et canadienne-française se promettent de toujours, employer la langue française au téléphone, dans les tramways, les bureaux, partout; ils veulent toujours parler en français, et partant, bannir les anglicismes et les incorrections, qu'ils tâcheront de corriger discrètement chez leurs camarades.

100 Ils adhèrent à la "Société du parler français au Canada", et s'abonneront à son "Bulletin".

Je transcris encore les résolutions suivantes extraites du même chapitre: "L'idée nationale":

10 "Les membres du Congrès de la jeunesse catholique et canadienne-française croient que la race canadienne-française a une mission spéciale à remplir sur cette terre d'Amérique, qu'elle possède les aptitudes pour l'accomplir, et qu'elle doit garder son caractère distinct de celui des autres races..."

30 Ils croient que c'est dans le sol du pays que leur patriotisme doit avoir ses racines, et que le Canada français doit l'emporter dans leur amour sur toute autre région...

60 "Ils croient que les jeunes Canadiens, particulièrement ceux qui se destinent au barreau, doivent étudier tous les privilèges qui sont conférés à leur race soit par le traité de Paris, soit par l'Acte de la Confédération, afin d'être en état de les défendre au besoin".

Qu'on me pardonne ces longues citations. Je voulais faire voir, pièces en mains, l'initiative de la jeunesse dans le mouvement de nationalisation qui a marqué ces dernières années. Je voudrais qu'on aperçût en même temps la part des éducateurs dans ce beau geste de nos éphèbes. Les jeunes gens qui parlaient ainsi en juin 1903, avaient pour la plupart — pour ne pas dire tous — franchi de la veille le seuil de leurs collèges. On aura donc beau, dans la fureur de laïcisme et de laïcisation dont s'éprennent le grand nombre des publicistes canadiens, méconnaître de parti pris le dévouement de nos éducateurs, les critiquer toujours avec aigreur, injustice et mauvaise foi, croire stupidement qu'une réforme n'a besoin que de se déréter pour s'accomplir, il n'en restera pas moins acquis à la vérité que nos maisons d'enseignement secondaire auront plus fait dans ces derniers temps,

pour le triomphe de l'idée nationale, que tous les dénigreurs et les fabricants d'un nationalisme de commande.

Ce que les prêtres éducateurs auront fait à l'idée nationale, ils l'auront fait du même coup à la langue française. Ces jeunes gens n'auraient pas été pour rien pétris jusqu'à la moëlle de l'idée patriotique. Il faut qu'ils prennent l'amour de leur langue comme ils auront pris l'orgueil de leur race.

On a pu dans nos collèges — et nous ne leur ménagerons pas le reproche — sacrifier, mais comme partout ailleurs, à la manie de l'exotisme; on a pu y faire la part trop restreinte aux choses "du chez nous". Seulement nous rappelons à l'ordre tous les malintentionnés, et nous leur demandons de prendre garde que les premiers auteurs du mal ce sont tous ceux-là qui aujourd'hui s'arment d'une fronde pour briser les carreaux de leurs Alma Mater, tous les francismons maçonnisants de Montréal et d'ailleurs, tous les valets du ridicule Herbet et Cie, qui prêts à sacrifier leur pays au succès de projets maçonniques, ont travaillé comme des éperdus depuis 25 ans, à nous jeter dans les bras de la France contemporaine, au risque de nous faire dévier de nos traditions et de fausser pour jamais la vraie notion de notre patriotisme.

Ce sont les mêmes qui se mettent encore en travers de tout projet de nationalisation, qui s'envelopperaient pour mourir dans les plis du tricolore, qui ne veulent pas entendre que nous "défrancismonner" ou nous "démaçonner", n'est pas nécessairement nous "défranciser", et qui du même être dont ils auront prêché la francisation à outrance iront reprocher à nos éducateurs catholiques de servir mal l'idée canadienne-française.

Ces messieurs apprendront sans doute avec intérêt que le récent congrès des professeurs de l'enseignement secondaire tenu à Québec du 22 au 27 juin 1906, vient de discuter la composition d'un nouveau manuel d'histoire du Canada, pour remplacer ceux qui étaient jusqu'ici en usage et qu'on a jugés insuffisants devant les besoins de l'heure présente et impropres à atteindre le but élevé de l'enseignement de l'histoire nationale.

J'ai pu consulter, ces derniers jours, les rapports des différents cercles d'études tels que lus à la réunion des délégués de l'Association catholique de la jeunesse, le 24 juin dernier, à Montréal. Sur 22 rapports qui ont été présentés, 15 viennent de cercles d'études fondés dans les collèges ou séminaires de la province de Québec. Or dans chacun de ces derniers rapports, l'histoire canadienne tient la tête du programme, et c'est à elle que nos collégiens empruntent les sujets de leurs travaux préférés.

Je viens d'ouvrir l'annuaire du collège de Valleyfield pour l'année 1905-1906. J'y vois que l'une des deux académies de Valleyfield a "pour objet de développer chez ses membres le sentiment national". Et le jeune secrétaire du groupe ajoute dans son rapport :

"Le conseil d'administration de l'année académique 1905-1906 a donc présenté aux membres de notre cercle deux programmes bien fournis de sujets canadiens et de morceaux de diction choisis, de préférence, dans la littérature nationale. C'est une initiative heureuse, ce me semble, que de rester dans les landes de la patrie, si l'on tient compte de la tendance de trop de gens à laisser là notre histoire merveilleusement belle, pour aller brouter sur les bords de la Seine ou sur le versant de quelque montagne d'Italie".

Qu'on ne me fasse point le reproche de tant parler d'histoire et d'enseignement d'histoire à propos de parler canadien. Je tâche de faire voir toutes les influences éloignées mais considérables auxquelles tient chez nous la surveillance de la langue française. Nous devons avant toute chose fortifier l'âme canadienne-française; lui donner conscience d'elle-même, l'orienter vers la vie et vers l'avenir. Or, il faut qu'on sache que ce n'est pas en lui faisant respirer l'atmosphère des pays étrangers qu'on fera plus robuste le tempérament national. Faisons humer à notre jeunesse les parfums du terroir canadien. Nous n'avons que faire des charlatans qui ne veulent que nous intoxiquer des drogues françaises et nous empêcher de tendre nos lèvres à l'eau verte et tonifiante du Saint-Laurent.

LIONEL MONTAL.

QUELQUES CORRECTIONS

"Dépôt" pour gare, station.
 "Coquille" d'huître, pour écaille.
 "Acter" pour jouer, représenter.
 "Faire des apologues" pour faire des excuses.
 "Clairer le chemin" pour débarrasser le chemin, frayer la route.

L. M.

FLAMANTS ROSES

Les flamants roses tiennent à la fois du palmipède et de l'échassier; ces beaux oiseaux ont, pour ainsi dire, un pied dans chaque genre.

Les Egyptiens, qui faisaient des dieux comme un gouvernement fait des préfets, adoraient le flamant aux yeux d'or, aux ailes blanches teintées de pourpre, qui annonçait, comme l'ibis, l'inondation bienfaisante et périodique du Nil.

Heureux oiseaux qui devaient aux débordements féconds du vieux fleuve leur nourriture et leur divinité, le culte et le couvert, se laissant adorer et se gavant de reptiles qui étaient aussi des dieux!

Sur le fronton des temples se profilaient, dans une grâce aérienne, les hautes et fines jambes du flamant vénéré: deux échasses, deux compas, deux aiguilles.

Son cou flexible et soyeux ondulait comme une couleuvre ou, replié sur lui-même, se nouait pareil à un 8, enfonçant dans la plume éclatante des ailes son bec rose, recourbé en croissant.

Savaient-ils, ces bons Egyptiens, faisant de l'histoire naturelle une sorte d'Olympe zoologique, que la chair d'un jeune flamant est aussi délicate, aussi fine que celle d'un héron de Hongrie? Ils embaumaient le flamant sacré, quand il était si simple de l'accommoder aux fameux oignons d'Egypte.

C'est un grand rêveur que le flamant. Immobile sur sa patte, il songe des heures entières et semble remonter le cours des siècles, comme il remonte le cours des fleuves.

Qui pourrait dire les souvenirs grandioses et lointains qui viennent se presser, peut-être, dans sa cervelle d'oiseau? Se rappelle-t-il les splendeurs des Pharaons, les jardins de Sésostris, les lucioles éblouissantes des nuits égyptiennes et son perchoir mystérieux des Pyramides? Songe-t-il qu'il a mangé dans la main d'Antoine et que la rousse Cléopâtre paraît ses beaux cheveux de ses plumes roses...

Se souvient-il de ces temples et de ces prêtres, des vieilles cités qu'ibis et flamants sacrés encombraient jadis au point d'entraver la circulation? Se rappelle-t-il que la rue était changée en Olympe et qu'on ne pouvait faire un pas sans marcher sur la patte d'un dieu!

Elle s'est, à jamais, éteinte dans la nuit des âges, cette étrange période de la vieille Egypte où, selon Bossuet, tout était dieu, excepté Dieu lui-même.

Le flamant n'est plus aujourd'hui qu'un échassier. Une grenouille, un scarabée, un ver, comblent ses prétentions modernes et ses exigences gastronomiques; son seul culte est le limon.

Que lui importent les obélisques jaunes et les minarets blancs, les légendes et les honneurs? Mais c'est toujours un des plus beaux oiseaux de l'Orient. Quand son oeil brille, on dirait un bouton d'or, et quand elles battent, ses ailes roses ont l'air de laisser tomber des gouttes de sang.

Lorsque le flamant marche, c'est un bloc d'agate qui s'anime; lorsqu'il s'envole, c'est une langue de feu qui plane dans le ciel bleu, qui paraît se détacher du soleil couchant pour venir briller sur les eaux du Nil.

Regardez-le! Il barbotait dans la vase; il plane maintenant aux voûtes éternelles, l'infini sur sa tête et les pyramides à ses pieds.

Il semble dire: "Je fus dieu!"

Et l'ibis aussi fut dieu et l'épervier et le hibou et le faucon et le pélican, volier superbe, que le désert attire et dont les volées immenses blanchissent le ciel égyptien.

Aussitôt qu'un flamant s'envole, d'autres flamants surgissent qui prennent le chemin des airs, s'élançant comme un seul oiseau des roseaux murmurant où dort le crocodile et, tant qu'ils n'ont pas disparu derrière les montagnes arides et mystérieuses, tombeaux prodigieux des Pharaons, le fellah appuyé sur sa charrue suit d'un regard amical leur nuage rose flottant dans le ciel.

FULBERT-DUMONTEIL

Rosée

Ce soir, le vert jardin respire avec délices
 Après l'ardeur du jour;
 La nuit, de sa rosée emplissant les calices,
 Les ferme tour à tour.
 O claires gouttes d'eau que balancent les urnes
 Odorantes des fleurs,
 Vous les rafraîchirez, au gré des vents nocturnes,
 Doux après ces chaleurs.
 Vous les rafraîchirez lentement, fibre à fibre,
 Dans la sombre nuit d'or;
 Et chacune demain, sur sa tige qui vibre,
 Sera plus droite encor.
 Ainsi gardons en nous pour les heures secrètes,
 Loin des regards moqueurs,
 Des larmes doucement closes, et toujours prêtes
 A rafraîchir nos coeurs.

FERNAND GREGH